Instruction privée et pratiques préceptorales du XV^e au XIX^e siècle

Private education and preceptoral practices from the 15th to the 19th century

Jean-Luc Le Cam

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/3116>

DOI : 10.4000/histoire-education.3116

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 3 juin 2015

Pagination : 9-36

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Jean-Luc Le Cam, « Instruction privée et pratiques préceptorales du XV^e au XIX^e siècle », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 143 | 2015, mis en ligne le 30 juin 2015, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/3116> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.3116>

Instruction privée et pratiques préceptoriales du XV^e au XIX^e siècle

Jean-Luc Le Cam

L'histoire de l'éducation privilégie pour des raisons compréhensibles les formes institutionnelles et publiques¹ de l'instruction, autrement dit l'école sous ses acceptions traditionnelles d'organisation collective d'enseignement sous la direction d'un personnel spécialisé. C'est en effet la forme sous laquelle l'instruction des Européens apparaît s'être très majoritairement développée depuis le Moyen Âge, avec une accélération déterminante et un changement d'échelle au moment de la période moderne. Celle-ci est marquée par la «révolution éducative», pour reprendre l'expression de Lawrence Stone qui qualifiait ainsi la formidable multiplication des collèges, à laquelle il faut ajouter la naissance de l'école élémentaire, quel que soit le nom qu'on lui donne, centrée quant à elle sur l'acquisition du catéchisme et d'une alphabétisation minimale². Cette construction se parachève à l'époque contemporaine avec la mise en place d'administrations plus ou moins centralisées destinées à faire fonctionner et/ou à superviser ces institutions éducatives dans le sens de l'intérêt général et national, contribuant à propulser ces questions au centre des discussions politiques et sociales agitant ces sociétés en transformation. Pour autant, l'étude de ce phénomène majeur n'épuise pas la compréhension des systèmes, des processus et des parcours éducatifs dans leur évolution historique.

1 Publiques au sens qui les distingue de l'activité privée familiale, et bien sûr sans les connotations contemporaines de ce terme puisque les organisations collectives d'enseignement, quand bien même elles seraient soutenues par une autorité municipale, sont dans les époques anciennes toujours sous le contrôle, voire portées par, des institutions ecclésiastiques.

2 Lawrence Stone, «The Educational Revolution in England, 1560-1640», *Past & Present*, n°28, 1964, p. 41-80. Roger Chartier, Marie-Madeleine Compère, Dominique Julia, *L'éducation en France du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, SEDES, 1976, p. 3-44, 147-173.

Aussi est-il heureux que l'ATRHE (*Association transdisciplinaire pour les recherches historiques sur l'éducation*) ait choisi pour son deuxième colloque, tenu en septembre 2014 à l'université de Corse (Corte), le thème de *l'éducation dans et hors l'école*. Par le deuxième terme de la proposition, elle incitait à envisager en effet aussi toutes les organisations et les pratiques éducatives portées par des associations ou des particuliers pour subvenir à l'instruction des enfants et adolescents, ou pour la compléter³. Dans ce sous-ensemble, les quatre contributions qui suivent ont été sélectionnées autour du thème de l'éducation privée, domestique ou préceptorale. Elles concernent aussi pour la plupart, ce qui nous semble tout aussi important, ses rapports avec le système d'enseignement public, qui sont plus complexes qu'il y paraît. Cette sélection parcourt le temps du XV^e au XIX^e siècle, qui fut la période de plus grande diffusion du préceptorat. Avant de montrer dans quel complexe problématique et historiographique chacune d'entre elles s'insère, nous pouvons faire un bref retour sur le traitement de cette question dans l'histoire de l'éducation. Paradoxalement, la question de l'instruction privée est à la fois un objet ancien de la réflexion sur l'éducation et un angle mort de l'historiographie.

L'éducation particulière : une question ancienne, discutée et peu étudiée

C'est une question ancienne en effet que de se demander s'il vaut mieux confier l'instruction de ses enfants à un précepteur particulier ou à une structure d'enseignement collectif. On la trouve formulée dans le traité sur l'éducation que constitue en fait *l'Institution oratoire* de Quintilien :

«Cependant l'enfant grandit : il est temps qu'il sorte du giron et qu'il commence à travailler sérieusement. C'est ici le lieu de traiter cette question : S'il vaut mieux faire étudier un enfant dans la maison paternelle et dans le sein de sa vie privée, que de le livrer au monde des écoles, et à des professeurs pour ainsi dire publics ? Je vois que les législateurs les plus célèbres et les auteurs les plus éminents se sont déclarés pour l'éducation publique. Mais il ne faut pas dissimuler que quelques personnes ont sur ce point une conviction personnelle, opposée à l'usage presque général. Deux raisons semblent surtout les déterminer : la première, c'est que les mœurs doivent être plus en sûreté loin de la foule des hommes de cet âge, naturellement plus enclins au vice, et dont

3 Les travaux de ce colloque sont publiés en fonction de leurs thématiques dans plusieurs éditions ou revues, la principale étant : Bruno Garnier, Pierre Kahn (dir.), *Éduquer dans et hors l'école, lieux et milieux de formation, XVII^e-XX^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016.

le contact [...] a été souvent la cause de dérèglements honteux. La seconde, que le maître, quel qu'il soit, semble devoir dispenser plus largement son temps à un seul élève, que s'il avait à partager le même temps entre plusieurs.⁴»

En fait, Quintilien conclut, après avoir désarmé ces préventions par l'application de mesures de discernement dans le choix de l'école, à la supériorité de l'éducation collective, apte à favoriser l'émulation, la confrontation aux autres et l'ouverture au monde :

«Appelé à vivre dans le mouvement du monde et au grand jour des affaires publiques l'orateur doit, avant tout, s'accoutumer dès l'enfance à ne point redouter les hommes, et à ne point s'étioler dans l'ombre d'une vie solitaire.⁵»

Le débat connaît une suite à l'époque moderne, on en retrouve la trace dans *l'Encyclopédie*, dans son article «classe». Dans une digression sans grand rapport avec cet article, si ce n'est l'acception différente que Quintilien donne à ce mot, et qui permet d'évoquer le nombre d'élèves par maître, il reprend son argumentation, explorant ce qu'un mélange des deux types d'éducation dans la même institution pourrait avoir de bénéfique :

«Au reste Quintilien préfère l'éducation publique, faite, *comme il l'entend*, à l'éducation domestique ordinaire; il prétend que communément il y a autant de danger pour les mœurs dans l'une que dans l'autre, mais il ne veut pas que les classes soient trop nombreuses. Il faudroit qu'alors la classe fût divisée, & que chaque division eût un maître particulier. [...] Ce chapitre de Quintilien est rempli d'observations judicieuses; il fait voir que l'éducation domestique a des inconvénients, mais que l'éducation publique en a aussi. Seroit-il impossible de transporter dans l'une ce qu'il y a d'avantageux dans l'autre? L'éducation domestique est-elle trop solitaire & trop languissante, faites souvent des assemblées, des exercices, des déclamations? [...] L'éducation publique éloigne-t-elle trop les enfans de l'usage du monde, de façon que lorsqu'ils sont hors de leur collège, ils paroissent aussi embarrassés que s'ils étoient transportés dans un autre monde? [...] faites-leur voir souvent des personnes raisonnables, accoutumez-les de bonne heure à voir d'honnêtes gens, qu'ils ne soient pas décontenancés en leur présence. [...] Faites que votre jeune homme ne soit pas ébloüi quand il voit le soleil, & que ce qu'il verra un jour dans le monde ne lui paroisse pas nouveau. [...] L'éducation publique donne lieu à l'émulation»⁶.

4 Quintilien, *De l'Institution oratoire*, Livre I, chap. 2, d'après M. [Désiré] Nisard (dir.), *Quintilien et Pline le Jeune, Oeuvres complètes*, Paris, Firmin Didot, 1865, p. 9. (disponible en ligne sur Gallica et sur Bibliotheca classica selecta).

5 *Ibid.*, p. 11.

6 Art. «Classe», *L'Encyclopédie*, 1^{re} éd., t. 3, p. 505-507. Cette rubrique de l'article est due à César Chesneau Dumarsais, avocat, philosophe et grammairien, auteur de pamphlets gallicans (1676-1756).

Bien que cette opinion antique fasse désormais partie des idées convenues au siècle des Lumières, elle n'a pas changé pour autant fondamentalement les pratiques éducatives de la haute société, qui ne renonce pas à ce tropisme d'une éducation particulière, signe distinctif également de son statut privilégié. Tout au plus la combine-t-elle fréquemment avec un passage par le collège, devenu indispensable dans la seconde partie de l'époque moderne. Nous reviendrons plus loin sur ce point. En témoignent aussi indirectement tous les intellectuels de l'époque classique ayant exercé cette activité à un moment de leur carrière.

C'est malgré tout plus un comportement qu'une prise de position : il est rare que s'exprime clairement une défiance vis-à-vis de l'éducation publique. Un témoignage exceptionnel de celle-ci se retrouve sous la plume d'Henri d'Aguessau (1638-1716), conseiller d'État, père du chancelier de France Henri François. Il fait éduquer tous ses enfants à la maison par des précepteurs jusqu'à l'université, suivant de près leurs progrès et théorisant la chose dans un petit traité d'éducation, au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles. Plutôt que les lieux communs sur les risques de contagion de l'immoralité, il incrimine le peu d'efficacité du système d'enseignement public : « Tout le temps des classes n'est qu'un amusement ; et l'esprit n'y travaille presque point. Il n'en est pas de même dans les études domestiques ». Au collège, l'enfant distrait par l'exemple des autres peut trop facilement s'abstraire de sa tâche. À la maison, les études gagnent en concentration et en solidité : l'esprit n'y est pas « diverty »⁷.

Deux générations plus tard, Jean-Nicolas Moreau, un étudiant en droit protégé par le chancelier, est reçu chez la nièce de celui-ci, Madame de Chastelux, comme précepteur. Il témoigne de la très haute valeur que conservait encore cette tradition d'enseignement domestique et de la communauté érudite que formait la famille d'Aguesseau⁸.

Il faut distinguer de cette critique sérieuse la comédie de mœurs ou l'intrigue romanesque qui parcourt la littérature européenne au XVIII^e et XIX^e siècle en tirant argument du danger des précepteurs pour la paix des familles : de

7 Le traité est conservé à la BnF, ms, Nouvelles acquisitions françaises, cote : NAF 1991, *Plans d'études de Henri D'AGUESSEAU, père du chancelier*. La citation est tirée de la thèse d'Isabelle Storez, *Le chancelier Henri François d'Aguesseau (1668-1751) : monarchiste et libéral*, Paris, Éditions Publisud, 1996, p. 72- 73, accessible sur HAL : <<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00551610>> (remerciements à Boris Noguès pour l'indication de cette source).

8 Jacob Nicolas Moreau, *Mes souvenirs*, vol. 1, *Première partie : 1717-1774*, Paris, Plon, Nourrit, 1898, p. 20-23. En ligne : <<https://archive.org/stream/messouvenirs01more/page/n0/mode/2up>>.

L'Ecolier devenu maître ou le Pédant joué, farce comique de François-Antoine Quétant (1733-1823) publiée en 1767 et rejouée sous divers titres jusqu'au tournant des deux siècles⁹, jusqu'au personnage de Julien Sorel dans *Le Rouge et le noir* de Stendhal, en passant par le formidable succès que fut en Allemagne la pièce *Le précepteur ou les avantages de l'éducation privée* de Jakob Michael Reinhold Lenz (1751-1792), écrivain du mouvement romantique *Sturm und Drang*¹⁰. On y raconte les tourments amoureux et les désordres familiaux provoqués par l'irruption chez un hobereau prussien d'un jeune enseignant qui séduit la fille de la maison. Cette tragi-comédie n'était d'ailleurs qu'une libre transposition sur les rives de la Baltique des non moins célèbres aventures de Julie d'Étange et du jeune Saint-Preux, nourries à l'expérience et l'imagination de Jean-Jacques Rousseau, rejouant eux-mêmes à leur façon et dans un autre contexte le drame d'Héloïse et Abélard¹¹. Tout ceci n'avait que fort peu à voir avec le thème de l'éducation mais plutôt avec les mutations du sentiment amoureux et du domaine privé à l'époque romantique.

Pour autant, et malgré les nombreux signes de sa large diffusion à l'époque moderne, voire dans les débuts de l'époque contemporaine, la question du préceptorat est un objet plutôt marginal dans l'histoire de l'éducation. Ce n'est pas seulement en raison de l'effet d'ombre occasionné par le phénomène majeur de scolarisation décrit ci-dessus, ou de sa faible part dans les pratiques éducatives globales. C'est aussi parce que l'histoire de l'éducation s'est construite originellement comme la mémoire de l'institution sur elle-même, ce qui ne l'incitait guère à accorder beaucoup d'attention, ni même de bienveillance, à tout ce qui pouvait sembler entraver la construction d'institutions publiques d'enseignement¹². D'une certaine façon, le préceptorat pouvait être considéré comme l'étape antérieure au développement de la forme scolaire, et donc l'école

9 André Tissier, *Les spectacles à Paris pendant la Révolution : répertoire analytique, chronologique et bibliographique*, vol. 1, Genève, Droz, 1992, p. 143-144.

10 Jakob Michael Reinhold Lenz, *Der Hofmeister oder Vorteile der Privaterziehung*, Leipzig, 1774, portée à la scène pour la première fois à Hambourg en 1778. En ligne : <<http://www.jacoblenz.de/faksimiles.php?t=4>>.

11 L'ouvrage qui sera finalement immortalisé sous le titre de *Julie ou la Nouvelle Héloïse* paraît la première fois à Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, en 1761 sous le titre original de *Lettres de deux amans Habitans d'une petite ville au pied des Alpes*.

12 Voir sur ce point et dans une perspective de comparaison franco-allemande notre réflexion historiographique dans cette revue : Jean-Luc Le Cam, « L'histoire de l'éducation : discipline de recherche historique ou science auxiliaire de l'action pédagogique ? Les leçons d'une comparaison franco-allemande. » *Histoire de l'éducation* n° 137, janvier-avril 2013, p. 93-123.

comme généralisation et démocratisation, dans un sens progressiste, d'une formule mise au point initialement pour une clientèle privilégiée¹³.

Toutefois cette historiographie suivait parallèlement une autre piste consistant à étudier l'évolution des théories et des œuvres éducatives, telles qu'elles ont été exprimées ou portées par des personnages d'exception. C'est dans cette veine qu'on a pu gagner parfois quelques aperçus sur des pratiques préceptoriales, quand ces auteurs les avaient pratiquées, généralement auprès des héritiers de la haute société.

On pense d'abord bien sûr à quelques exemples fameux de précepteurs attachés aux grands hommes, et ce dès l'antiquité : Aristote et Alexandre, Sénèque et Néron, Alcuin et Charlemagne, mais on connaît beaucoup plus la production intellectuelle de ces mentors que l'enseignement proprement dit qu'ils ont pu prodiguer à leurs illustres élèves. C'est avec l'entrée dans les Temps modernes que la figure du précepteur prend un relief et une précision accrus alors même que sa diffusion sociale et son rôle se sont élargis. Il s'agit avant tout de personnels dédiés à l'éducation des élites nobiliaires, voire princières.

En raison de son plus grand développement culturel dû à sa civilisation urbaine et à sa culture de cour stimulée par l'émulation entre de nombreuses principautés, c'est en Italie que se constitue à la Renaissance le modèle du précepteur des temps (pré)modernes. C'est en partie dans ce milieu privilégié et ouvert à la modernité des cours italiennes que se sont forgées les innovations pédagogiques et la révolution culturelle de l'humanisme. C'est là qu'elles ont trouvé le matériau le plus noble, aux deux sens du terme, à façonner selon cette double conviction, d'une part, qu'on ne naît pas homme mais qu'on le devient, et d'autre part, que c'est par son style que l'homme se distingue.

Un incubateur et un réservoir de modèles

La première période où le rôle du précepteur peut s'observer plus en détail dans les sources est en effet la Renaissance, précisément parce qu'il prend alors une importance et une figure nouvelle auprès des puissants, et tend à se diffuser ensuite géographiquement et socialement. Comme l'on sait, l'origine de la plupart des innovations culturelles et pédagogiques du XV^e siècle se situent alors

13 C'est d'une certaine façon la démarche d'Henri Irénée Marrou dans son *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*. Paris, Seuil, 1948, dans ses chapitres consacrés à la naissance de l'école à Athènes au V^e siècle, p. 74-106.

en Italie, dans les cours princières et la société urbaine développée qui voient naître ce que Jakob Burckardt a qualifié de Civilisation de la Renaissance dans son célèbre ouvrage éponyme, qui accorde à l'individu une nouvelle considération justifiant un soin particulier mis à son éducation¹⁴. Pour cette raison, l'école historiographique italienne a plus que d'autres travaillé la question, pas tant spécifiquement, que comme une des modalités de diffusion de la nouvelle culture et de l'éducation à la cour. Plusieurs travaux ont été consacrés particulièrement aux cours princières d'Italie du Nord, autour des Sforza à Milan, des Médicis à Florence, des princes de Mantoue¹⁵. Si ses tâches préceptoriales étaient souvent loin de remplir toute son activité et ne constituaient qu'une des facettes de son statut, l'humaniste tirait bien une part de son prestige de sa proximité avec la famille du prince ou du patricien, et de son intervention dans leur éducation.

Dans ce cadre et sous cette thématique, la contribution de Monica Ferrari sur l'éducation à l'Art oratoire des princes milanais au XV^e siècle nous offre un échantillon des enjeux et des modalités de cette pédagogie préceptorale de l'avant-garde humaniste appliquée à des personnages d'exception¹⁶. Elle retrace d'abord, à la suite de ses travaux précédents, la structure complexe et mouvante de cet appareil de formation, contraint en outre par les conditions de vie des princes Sforza, appelés à des déplacements et changements de résidence. Précepteurs, gouverneurs, médecins, sans compter quelques universitaires influents de l'université de Pavie, participent à des degrés divers à cette entreprise de formation, laquelle n'est d'ailleurs pas réservée aux seuls rejetons princiers mais s'ouvre à quelques autres familiers de la cour pour former une « école ».

14 Jacob Burckhardt, *La Civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, trad. M. Schmitt, 2^{de} éd., Paris, Plon/Nourrit, 1906. Les Pays-Bas constituent naturellement un second centre d'innovation, avec l'action pédagogique des Frères de la vie commune, mais celle-ci intéresse plus les formes collectives d'éducation et s'est inspirée aussi dans un premier temps de l'exemple italien, cf. Gabriel Codina Mir, *Aux sources de la pédagogie des Jésuites. Le « modus parisiensis »*, Rome, Institut historique de la Compagnie de Jésus, 1968, p. 151-190.

15 Voir les plus récentes productions sur ce sujet : Paolo Carile (dir.), *La formazione del Principe in Europa dal Quattrocento al Seicento. Un tema al crocevia di diverse storie*, Roma, Aracne, 2004. Monica Ferrari (dir.), *Costume educativi nelle corti europee (XIV-XVIII secolo)*, Pavie, Pavia University Press, 2010. Monica Ferrari, *Lo specchio, la pagina, le cose. Congegni pedagogici tra ieri e oggi*, Milan, FrancoAngeli, 2011 ; Antonella Cagnolati (dir.), *La formazione delle élites in Europa dal Rinascimento alla Restaurazione*, Rome, Aracne, 2012. Avant cela, on doit bien sûr rappeler l'oeuvre fondamentale d'Eugenio Garin, dont on citera simplement en français : *L'éducation de l'homme moderne : la pédagogie de la Renaissance, 1400-1600*, Paris, Hachette, 2003.

16 Monica Ferrari : « L'éducation du prince par les arts du discours au XV^e siècle : l'oratio comme outil de formation et jeu de regards à la cour de Francesco Sforza » : dans ce numéro.

Elle montre ensuite à quel point les innovations culturelles et pédagogiques de l'époque sont mobilisées pour former les cadres politiques de l'Italie du Nord. Dès le XV^e siècle, les petits Sforza, qu'ils soient garçons ou filles, sont acclimatés aux exercices humanistes par excellence : la rédaction d'épîtres et de discours, lesquels doivent être aussi exercés dans leur dimension performative, devant toute la cour ou des visiteurs étrangers. On réalisera ici l'avance italienne en remplaçant ces exercices scolaires du milieu du XV^e siècle dans une chronologie qui voit le premier ouvrage imprimé en France, précisément en Sorbonne, être un recueil de modèles épistolaires de Gasparin de Bergame, mais cela comme grande nouveauté seulement en 1470¹⁷ ; ou rappeler que la scène désopilante d'un Gargantua ridiculisé face à la tranquille et élégante assurance rhétorique d'Eudémon, personnification de la supériorité de la nouvelle pédagogie humaniste sur l'ancienne scolastique, a été publiée en 1534¹⁸. Pour autant, l'on sait ce que ces exercices, certes privés de ce cadre glorieux et de ces occasions exceptionnelles, auront bientôt de banal quand ils seront répétés *ad nauseam* dans les collèges jésuites ou les écoles latines protestantes, comme morceaux de bravoure obligés d'une éducation dans les humanités. Mais la contribution de Monica Ferrari nous montre, à travers l'analyse d'un discours effectivement composé par un prince Sforza avec l'aide de son précepteur et prononcé devant la cour, ce que ces exercices, saisis dans leur fraîcheur originelle, avaient au contraire de profondément intériorisés quand ils n'étaient pas que matière scholastique gratuite mais entendus comme miroirs des vertus princières, à quoi devaient aspirer les adolescents ainsi éduqués, mais qu'ils tendaient aussi comme modèles à leurs parents.

Même lorsqu'il n'était pas en charge d'une éducation princière au jour le jour, l'humaniste dédiait au moins à quelque enfant de la haute aristocratie les œuvres qu'il composait, dès lors qu'elles avaient quelque utilité pour l'enseignement. Érasme a dédié *La Civilité puérile* (*De civilitate morum puerilium*, 1530) au prince Henri de Bourgogne mais elle est devenue un manuel de savoir-vivre et de latin pratique universel. Ses *Colloques familiers* ont d'abord été conçus comme supports pédagogiques des enseignements plus ou moins

17 Jeanne Marie Dureau, «Les premiers ateliers français» in Roger Chartier, Henri Jean Martin (dir.), *Histoire de l'édition française*, t. 1, *Le livre conquérant : du Moyen Âge au milieu du XVII^e siècle*, Paris, Fayard/Cercle de la librairie, 1989, p. 190-191.

18 Rabelais, *Gargantua*, dans *Oeuvres complètes*, éd. par Jacques Boulanger, Paris, Gallimard, 1955, p. 50-51 (Bibliothèque de la Pléiade).

privés de ses amis humanistes avant d'être repris plus tard pour l'édition avec le succès que l'on sait¹⁹. C'est pour ses propres tâches de précepteur, menées pour financer ses études de théologie à Paris de 1495 à 1499, qu'il met au point un entraînement poussé à la rédaction d'épîtres, fondé sur des modèles de lettres qui formeront plus tard la base de ses manuels d'épistolographie (*De conscribendis epistolis*, 1522). Au tournant du XVII^e et XVIII^e siècle, le *Télémaque* de Fénelon aura finalement une audience bien plus large que le cercle des élèves particuliers auxquels il était primitivement destiné comme support pédagogique divertissant²⁰.

Du fait de cette diffusion, le souci de l'éducation d'une toute petite élite profitait ainsi *in fine* à la population plus large des collèges d'humanités. On peut donc s'intéresser au préceptorat auprès des grands non seulement pour lui-même, mais aussi pour sa fonction d'incubateur ou de lieu d'expérience pédagogique dont les retombées sur l'histoire de l'éducation sont plus larges que leur effet immédiat sur les quelques élèves concernés. Il est vrai que les conditions d'exercice plus favorables permettaient l'emploi de pédagogies plus actives, uniquement applicables pour un petit nombre d'élèves²¹ ; l'utilisation parfois d'instruments d'expériences pour des démonstrations, ou même des observations *in situ*, toutes pratiques dont le coût n'était guère supportable pour le commun des collèges²². Le souci de ne pas brusquer des élèves qui restaient des supérieurs dans la hiérarchie sociale de l'époque, conduisait sans doute à privilégier des stratégies de contournement par la curiosité²³, le jeu

19 La première édition paraît sous son nom mais à son insu en 1519, ce qui le pousse à travailler à une édition correcte de son ouvrage, cf. Franz Bierlaire, *Les Colloques d'Érasme : réforme des études, réforme des mœurs, réforme de l'Église au XVI^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 1978, p. 123-124.

20 *Les aventures de Télémaque*, roman pédagogique destiné à donner un enseignement de morale et de politique, publié en 1699 à l'intention de ses élèves princiers, en particulier le duc de Bourgogne, fils du dauphin, dont il était le précepteur. La critique implicite de l'absolutisme qu'il contenait lui vaudra la disgrâce. Delphine Reguig-Naya, *Fénelon, les leçons de la fable. Les Aventures de Télémaque*, Presses universitaires de France/CNED, Paris, 2009.

21 Ce que recommande Érasme pour pratiquer les exercices de style et de conversation, c'est de ne pas dépasser le nombre de 5 à 6 élèves, Bierlaire, *Les Colloques...*, op. cit., p. 55.

22 Pascale Mormiche, « L'évolution du choix des instruments et de la pratique scientifique dans le cabinet de physique des enfants de France (1758-1770) », *Archives internationales d'histoire des sciences/International Archive of the History of Science*, vol. 62, fasc. 169, décembre 2012 (numéro thématique : *Les sciences à la cour de Versailles et la naissance des politiques scientifiques en Europe* dir. par Robert Halleux, Chantal Grell, Pascale Mormiche), p. 477-490.

23 L'utilisation d'estampes sur les mœurs anglaises, de bijoux des Indes, d'écureuil en cage par le cardinal Dubois s'efforçant d'amadouer le Jeune Louis XV pour faire son éducation politique, cf. Diego Venturino, « Le troisième homme. Dubois et l'éducation politique de Louis XV (août 1722-août 1723) », *Histoire de l'éducation*, n° 132, 2011, p. 91-121, en part. p. 99-100. Le journal d'Héroard

et l'émulation, voire le divertissement du roman, le *Télémaque* en est un bon exemple. L'exigence de distinction et de qualité qu'on voulait atteindre à travers leur éducation, l'ambition d'une formation de l'homme complet, de l'homme de pouvoir et d'action, apte à comprendre le monde et commander, conduisaient à imaginer une pédagogie variée et plus active.

On relèvera que le préceptorat auprès des familles aristocratiques et princières ici et là en Europe a aussi mis ces pédagogues en situation d'être distingués pour l'excellence de leurs méthodes, au point d'être ensuite promus à des fonctions de directeurs d'écoles, de professeurs d'université, voire même de conseillers ou ministres chargés des affaires scolaires. C'est ce que relève Martin Holý dans son étude prosopographique des éducateurs de la noblesse tchèque au XVI^e siècle²⁴. C'est ce que développe plus en détail Claudia Kollbach dans sa thèse sur l'éducation dans les cours, apparentées, de Hesse et de Bade, à l'époque des Lumières²⁵. En effet, la seconde partie de cette étude montre que l'éducation domestique aristocratique peut être considérée ici à bien des égards comme le point de départ et d'expérimentation de la pédagogie moderne, ou *Reformpädagogik* pour reprendre le concept allemand. Qu'il s'agisse du contenu disciplinaire tendant à former l'honnête homme, et qui recoupe en grande partie le programme pédagogique des philanthropes, ou des méthodes de l'enseignement qui ont dans le préceptorat particulier toute liberté d'appliquer les formules les plus proches de l'avant-garde pédagogique. Le profil des précepteurs, désormais généralement issus de la bourgeoisie, est révélateur de ces évolutions. Ils se distinguent de plus en plus, par leur curriculum professionnel et leurs publications, comme des savants actifs ou comme des représentants

donne assez d'exemple des intérêts différentiels du jeune Louis XIII et des difficultés des précepteurs à obtenir sa collaboration dans certains cas. Madeleine Foisil, «La première éducation du prince d'après le Journal de Jean Héroard», dans : *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen-Âge, Temps modernes*, t. 99, n°1, 1987, p. 303-335. Voir le recensement de ces comportements dans la thèse de Pascale Mormiche, cf. ci-dessous n. 38.

24 Martin Holý, «Die Privaterzieher des böhmischen und mährischen Adels und ihre Bildungsgänge am Beginn der Neuzeit», dans Juliane Jacobi, Jean-Luc Le Cam, Hans-Ulrich Musolff (dir.), *Vormoderne Bildungsgänge. Selbst- und Fremdbeschreibungen in der frühen Neuzeit*, Cologne/Weimar/Vienne, Böhlau, 2010, p. 169-187, en part. p. 183-185. Martin Holý, *Ve službách šlechty. Vychovatelé nobility z českých zemí (1500-1620)* [Au service des gentilshommes. Les précepteurs privés de la noblesse des Pays tchèques], Prague, Historický ústav, 2011. Ce travail repose sur une prosopographie de 318 précepteurs ayant servi la noblesse de Bohême et de Moravie au XVI^e siècle.

25 Claudia Kollbach, *Aufwachsen bei Hof. Aufklärung und fürstliche Erziehung in Hessen und Baden*, Francfort-sur-le-Main, Campus, 2009. Voir notre compte-rendu dans *Francia Recensio* 2010/4 (en ligne à l'adresse : < http://www.perspectivia.net/publikationen/francia/francia-recensio/2010-4/FN/kollbach_le-cam >.

de la nouvelle pédagogie. Certains ont en outre été formés, à la demande du margrave de Bade-Durlach, au *Philanthropin* de Dessau fondé par Basedow, et sont chargés ensuite de projets de réforme pour les établissements scolaires de la principauté. Il y a donc une véritable circulation, voulue par le souverain, entre l'activité pédagogique réformatrice générale et la pratique éducative dans la maison princière. Cette participation au mouvement des idées nouvelles était une façon de se distinguer pour les principautés de second rang sans grands moyens. Les précepteurs bourgeois éclairés en ont été ici les vecteurs, contribuant à périmiser la frontière éducative entre noblesse et bourgeoisie pour la remplacer par celle qui sépare une avant-garde réformatrice inspirée par le mouvement des Lumières du reste de la société.

En France, la structuration politique et la taille du royaume rendent moins aisé ce genre de transfert. Mais ce qui est comparable, c'est que ces fonctions ouvraient ici aussi la voie à des responsabilités politiques ou ecclésiastiques : les exemples de Bossuet et plus encore du cardinal de Fleury, futur premier ministre de Louis XV, sont là pour l'illustrer²⁶.

Le primat du prince

C'est en effet l'intérêt pour l'éducation des princes et des quelques grandes familles qui leur sont proches qui a suscité les premiers travaux sur les personnels chargés de leur éducation, à commencer par les précepteurs et les gouverneurs. En France, la première vague historiographique du XIX^e siècle, souvent combinée à l'édition littéraire ou historique de mémoires ou de traités, s'est focalisée sur quelques cas célèbres d'éducateurs des princes de la Maison de France, tels Bossuet ou Fénelon, en privilégiant le contenu intellectuel de leur enseignement plus que les aspects pédagogiques ou socio-culturels. Les travaux d'Amable Floquet²⁷ et de Arthur-Michel de Boislisle²⁸ sur Bossuet sont représentatifs de cette production historiographique. Si nombre de précepteurs de renom restent alors fort peu étudiés (David Rivault de Fleurance, Nicolas

26 Peter R. Campbell, «Le cardinal de Fleury ou comment devient-on le précepteur de Louis XV?», *Histoire de l'éducation*, n°32, 2011, p. 49-72.

27 Chartiste ayant édité l'œuvre de Bossuet à partir de 1828 et rédigé en 1864 la première grande monographie sur l'Aigle de Meaux, précepteur du Grand Dauphin : Amable Floquet, *Bossuet, précepteur du Dauphin, fils de Louis XIV, et évêque à la Cour, 1670-1682*, Paris, Firmin Didot, 1864.

28 Éditeur des Mémoires de Saint-Simon et aussi d'un plan d'étude : Arthur Boislisle, «Études du duc de Bourgogne», *Annuaire-Bulletin de la société de l'histoire de France*, tome XI, 1874, p. 54-60.

Vauquelin des Yveteaux, La Mothe le Vayer), Claude Fleury trouve enfin la lumière dans la première moitié du XX^e siècle, avec les travaux de François Gaquère, le premier à reconstituer l'ensemble de sa carrière de précepteur, ses réseaux et son œuvre pédagogique auprès de chaque prince²⁹. Son homonyme, précepteur de Louis XV, évêque de Fréjus et futur cardinal ministre, trouva à la même époque son premier biographe avec le comte Maxime de Sars³⁰. Centrés avant tout sur ces grands précepteurs, dédaignant largement l'équipe pédagogique qui les entoure, ces études restent encore souvent dans une approche littéraire ou d'histoire des idées³¹. Au-delà de la famille de France au sens étroit, on a aussi étendu la curiosité à ses branches collatérales, ainsi celles des Bourbon Condé³².

Il faut attendre la nouvelle histoire socio-culturelle de la fin du XX^e siècle pour voir enfin émerger, à la fois des tentatives d'approches plus larges et des études historiques problématisées. Philippe Ariès avait déjà effleuré le sujet sans véritablement faire la distinction entre éducation princière, noble ordinaire ou bourgeoise, tirant du journal d'Héroard des leçons assez générales, qui ne concernaient guère le préceptorat mais plutôt le traitement de l'enfant. Elles furent toutefois un stimulant indéniable pour les recherches du dernier tiers du XX^e siècle³³. Daniel Roche a dressé, dans des contributions remarquées, la perspective d'un champ de recherche élargi au préceptorat de toute la noblesse dans une approche d'histoire sociale³⁴, tandis que Dominique Julia mit en lumière pour la première fois le rôle essentiel des gouverneurs dans la

29 François Gaquère, *La vie et les œuvres de Claude Fleury*, Paris, J. de Gigord, 1925.

30 Maxime de Sars, *Le cardinal de Fleury, apôtre de la paix*, Paris, Hachette, 1942.

31 Voir sur cette historiographie l'introduction de la thèse de Pascal Mormiche (ci-dessous n. 38), que je remercie en outre pour ses renseignements.

32 Henry Cherot, *Trois éducations princières au XVII^e siècle, le grand Condé, son fils, le duc d'Enghien, son petit-fils, le duc de Bourbon, 1630-1684*, Lille, Société de Saint Augustin, Desclée de Brouwer, 1896. Idem, «L'éducation du Grand Condé d'après des documents inédits», *Les Études*, Paris, Du Moulin, 1894. Idem, «Le fils du grand Condé, duc d'Enghien, son éducation en France et en Belgique d'après des documents inédits», *Précis historiques*, n°4, 1895.

33 Il s'agit du journal tenu par le médecin personnel du jeune Louis XIII, Jean Héroard (1551-1628), avec un détail inégalé, de la naissance de l'enfant jusqu'à la mort du médecin en 1628. Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'ancien régime*, Paris, Seuil, 1973, l'évoque notamment p. 56-62, 102-105 (première édition 1960). Le livre voit toutefois l'essentiel de l'éducation des enfants sous l'angle des institutions scolaires : petites écoles, collèges, académies.

34 Daniel Roche, «Les précepteurs», dans *Les Républicains des lettres, Gens de culture et de Lumières au XVIII^e siècle*, Paris, 1988, p. 331-349. Idem, «Le Précepteur dans la noblesse française : Instituteur privilégié ou domestique?», dans *Problèmes de l'histoire de l'éducation*. Actes des séminaires organisés par l'École française de Rome et l'Università di Roma - la Sapienza (janvier-mai 1985) Rome, École Française de Rome, 1988, p. 13-36

direction de l'équipe éducative des princes et de la haute aristocratie³⁵. Des travaux sur l'entourage de certains précepteurs comme Pierre-Daniel Huet, Fortin de la Hoguette, le cardinal de Fleury et Alary ont continué à frayer ce chemin en donnant certaines clés de l'analyse de l'action de ces précepteurs par une meilleure connaissance de leur environnement social et intellectuel³⁶.

Les deux décennies entourant l'an 2000 ont vu le renouvellement de l'intérêt pour ces questions et la production de quelques œuvres majeures sur l'éducation princière et nobiliaire. D'abord avec un travail de l'historiographie anglo-saxonne sur l'éducation de la noblesse française, qui sans se limiter aux grandes familles, reste largement fondé sur l'étude de la haute aristocratie, celle qui est capable de financer une formation d'homme de cour et de guerre. Elle envisage donc aussi le passage de plus en plus obligé d'une telle formation par le collège, et l'académie équestre ou militaire. Mais elle souligne bien le rôle du préceptorat privé et de l'éducation domestique dans l'apprentissage des rudiments et dans la socialisation aux bonnes mœurs aristocratiques, ainsi qu'aux finesses de la conversation dans cette société où doit paraître l'Esprit³⁷. La thèse de Pascale Mormiche sur l'éducation princière en France, près de 20 ans plus tard, recouvre la période centrale de l'étude précédente mais la prolonge ensuite en englobant tout le XVIII^e siècle³⁸. Elle est en revanche centrée uniquement sur la Maison de France au sens large, puisque sont aussi comprises les branches collatérales d'Orléans, de Conti et de Condé³⁹. Cela représente le suivi de l'éducation d'une quarantaine d'individus mâles. Grâce à ce plus vaste corpus, l'étude peut dépasser les leçons de la source souvent

35 Dominique Julia, «Gilbert Romme gouverneur 1779-1790», in J. Ehrard (dir.), *Gilbert Romme (1750-1795). Actes du colloque de Riom (19 et 20 mai 1995)*, Paris, Société des études robespierristes, 1996, p. 43-78. Dominique Julia, «Bernard de Bonnard, gouverneur des princes d'Orléans et son journal d'éducation (1778-1782)», *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, 1997, vol. 109, n°1, p. 383-464. Dominique Julia a entrepris l'édition du *Journal d'éducation* de Bernard de Bonnard.

36 Giuliano Ferretti, *Un Soldat philosophe, Philippe Fortin de La Hoguette (1585-1668?)*, Gênes, ECIG, 1988. G. Ferretti, «The Testament of La Hoguette and its Source», *French History*, vol. 15, n°2, juin 2001, p. 123-138. Denis Lopez, «pédagogue», dans Suzanne Guellou (dir.), *Pierre-Denis Huet, actes du colloque de Rouen*, Biblio. 17, *Papers on French Seventeenth Century Literature*, Paris-Seattle-Tübingen, 1994, p. 211-228. Nicolas Clément, *L'abbé Alary (1690-1770), un homme d'influence au XVIII^e siècle*, Genève, Honoré Champion, 2002 [c'était un sous-précepteur du jeune Louis XIV].

37 Mark E. Motley, *Becoming a French Aristocrat. The Education of the Court Nobility, 1580-1715*, Princeton, Princeton University Press, 1990, en particulier, sur l'éducation domestique, p. 18-67.

38 Pascale Mormiche, *Devenir prince. L'école du pouvoir en France, XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, CNRS Éditions, 2009.

39 Voir l'introduction, *ibid.* p. 7.

ressassée (car fascinante par son luxe de détails) du journal d'Héroard⁴⁰, les généraliser ou au contraire les réduire à leur singularité. Surtout, le système complexe qui soutient cette éducation princière domestique, ses composantes et ses évolutions sont pour une fois très minutieusement décrits dans la première partie de l'ouvrage, tandis que la seconde en analyse avec autant d'acrimonie le fonctionnement. Pour le XVI^e siècle, une magistrale synthèse élargie à l'échelle européenne, notamment en ce qui concerne la littérature théorique et les contenus enseignés, existe désormais pour la première modernité avec l'ouvrage de Sylvène Edouard⁴¹. Elle y évoque dans sa seconde partie la pratique concrète de l'éducation princière, sous le contrôle des précepteurs, dont le choix est toujours une affaire délicate. C'est l'objet même d'une forme de littérature de conseil. Ce volet est illustré plus en détail à travers les cas particuliers de François I^{er} et son précepteur François Demoulins, Juan-Luis Vivès et Marie Tudor ou encore Pierre Danès et les enfants d'Henri II. Remarquons enfin que les études sur les femmes éducatrices de princes sont réduites à la partie congrue à l'exception des cas les plus connus de Mme de Maintenon, qui prit en charge les enfants naturels de Louis XIV⁴², et de Mme de Genlis, gouvernante-gouverneur des Orléans parmi lesquels le futur Louis-Philippe⁴³.

En dehors de leur intérêt pour la connaissance des déterminants de la formation des élites nobiliaires à leur plus haut niveau de la hiérarchie, ces

40 Après Ariès, qui avait déjà exploité quelques aspects de ce journal, Madeleine Foisil y a consacré une bonne partie de sa recherche en l'éditant (*Journal de Jean Héroard*, sous la dir. de Madeleine Foisil, 2 vol., Paris, Fayard, 1989) et en en tirant une monographie sur le sujet de son éducation : *L'Enfant Louis XIII. L'éducation d'un roi, 1601-1617*, Paris, Perrin, 1996, rééd. 2001.

41 Sylvène Edouard, *Les devoirs du prince. L'éducation princière à la Renaissance*, Paris, Classiques Garnier, 2014.

42 La littérature la concernant s'est toutefois beaucoup plus focalisée sur son œuvre à Saint-Cyr et sur ses relations affectives avec le roi et ses enfants naturels que sur ses activités pédagogiques avec ces derniers. De même le colloque d'Isabelle Rouard-Arends, Marie-Emmanuelle Plagnol-Diéval (dir.), *Femmes éducatrices au Siècle des Lumières*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, est plus orienté sur les figures et les écrits que sur les pratiques.

43 Dominique Julia s'en est occupé après avoir étudié son prédécesseur dans la fonction, le chevalier de Bonnard : « Madame de Genlis et l'éducation des princes » *Musée des arts et métiers. La revue. Histoire, Sciences et Techniques*, n°35, juin 2002, p. 16-27. Idem, Préface au livre de Simone Gougeaud-Arnaudeau, *La vie du chevalier de Bonnard 1744-1784 ou le bonheur de la raison*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 9-11. Idem, « L'imperium di una governante: Madame de Genlis e i principi d'Orléans » dans Monica Ferrari (éd.), *I bambini di una volta. Problemi di metodo. Studi per Egle Becchi*, Milan, Franco Angeli, 2006, p. 143-173. Un colloque (François Bessire et Martine Reid (dir.), *Madame de Genlis. Littérature et éducation*, Rouen, Publications des universités de Rouen et du Havre, 2008) a contribué à faire redécouvrir son œuvre, notamment son célèbre *Adèle et Théodore ou Lettres sur l'éducation contenant tous les principes relatifs à l'éducation des Princes, des jeunes personnes et des hommes*, Paris, Lambert et F. J. Baudouin, 1782.

travaux ne se conçoivent pas en soi comme une étude du préceptorat et des précepteurs en tant que phénomène social et pédagogique général. Quelques rares explorations issues ou en marge de cette historiographie nous livrent tout de même des éclairages intéressants sur des maîtres plus spécialisés dans certaines disciplines, ainsi en géographie⁴⁴, ou sur certains contenus enseignés⁴⁵. Un numéro spécial de la revue *Histoire de l'éducation* dirigé par Diego Venturino et consacré à la formation de Louis XV, a su à ce propos opportunément croiser des approches différentes pour décrypter les différentes composantes d'un enseignement destiné à former un futur roi en l'absence de ses parents⁴⁶.

La nécessité et les sources d'une étude élargie aux élites « ordinaires »

On ne saurait pourtant parler valablement du préceptorat en tant qu'institution en se fondant seulement sur les exemples que nous venons d'évoquer, alors que plus d'un indice suggère que nous avons affaire à un phénomène de société. Daniel Roche signalait, depuis son poste d'observation qui embrassait également toute la province, l'omniprésence du précepteur dans la vie culturelle du XVIII^e siècle⁴⁷. Certes, cette institution concerne en priorité les familles capables d'entretenir une domesticité, mais il faut rappeler que cette capacité concerne sous l'Ancien Régime aussi des élites très relatives et des catégories sociales assez modestes. C'est donc plutôt à cette problématique qu'il faudrait désormais s'intéresser en priorité, car elle est fort peu appréhendée jusqu'ici par l'histoire de l'éducation. Qu'il y a-t-il comme solution éducative, hors du château princier, de l'hôtel particulier, du collège et de l'école paroissiale ? Qu'en

44 Très peu d'études ont porté sur les maîtres de l'éducation princière qui préparent les leçons sous la direction du précepteur du roi, maître de mathématique, de géographie, maître d'armes, de dessin : Pascale Mormiche, «La géographie apprise aux princes : Bourguignon d'Anville et Louis XV (1718-1730)», Journée d'étude BNF Cartes et Plans, sous la dir. de Catherine Hofman : «Jean-Baptiste d'Anville, un cabinet savant à l'époque des Lumières», septembre 2012 (à paraître).

45 Pascale Mormiche, «Le cardinal de Fleury et l'éducation de Louis XV d'après l'Abrégé de l'histoire de France, rois de la première et de la deuxième race», dans *Les princes et l'histoire*, colloque organisé par l'Université de Versailles-Saint-Quentin et l'Institut Historique Allemand, Paris-Versailles, mars 1996, Bonn, Bouvier, 1998, p. 573-589. Margarita Torrión, «L'Espagne dans l'éducation des enfants de France : Don Quichotte, le *miles gloriosus* de Philippe d'Anjou, 1693», dans Gérard Sabatier, Margarita Torrión (dir.), *Louis XIV espagnol ? Madrid et Versailles, images et modèles*, Versailles, CERC/Éditions MSH, 2009, p. 271-287.

46 *Histoire de l'Éducation*, n° 132, 2011, numéro spécial : Diego Venturino (dir), *L'éducation de Louis XV*.

47 Daniel Roche, *Les Républicains des lettres ...*, op. cit., p. 331.

est-il en fait du préceptorat médiocre et ordinaire, étape obligée de tant d'étudiants, de clercs ou futurs enseignants, voire de juristes avant la promotion espérée dans une carrière plus ou moins reluisante ? Car c'est plutôt de cette connaissance des situations moyennes que l'on pourrait déduire le succès social véritable du préceptorat. On est là évidemment beaucoup plus démuné sur le plan des sources que dans le cas des familles illustres, faute d'archives privées importantes et de renommée suffisante pour focaliser l'attention. Il faut donc ruser, composer et combiner les quelques traces documentaires d'une enquête parfois très patiente. Nous pouvons ici inventorier brièvement quelques-unes de ces sources de cette histoire du préceptorat ordinaire.

Il n'est pas inutile de se tourner d'abord vers les définitions générales des dictionnaires, en particulier celles de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. Que disent-elles ? « PRÉCEPTEUR, (*Econom. domestiq.*) On appelle *précepteur* celui qui est chargé d'instruire & d'élever un enfant avec lequel il est logé dans la maison paternelle. »⁴⁸ Après cette définition minimale qui insiste moins sur la fonction que sur l'appartenance à la maison, l'article relevant d'ailleurs de la rubrique « Économie domestique »⁴⁹, on lit une large citation de Montaigne qui concerne essentiellement l'aspect moral et disciplinaire de la question, bien plus que l'efficacité de l'instruction proprement dite, et qui ne fait aucune mention du caractère de marqueur social de cette formule éducative. Faut-il en déduire que le préceptorat est tout simplement un des modes d'éducation communs des lecteurs de l'*Encyclopédie* et de leur environnement, c'est-à-dire d'une honnête bourgeoisie ou d'une noblesse minimale ? On pourrait le penser. Il n'y a rien en tout cas dans cette définition qui l'associe particulièrement à l'éducation de l'aristocratie. Tout au plus, sacrifiant au culte de l'Antiquité qui caractérise encore les Lumières, une assez longue dissertation termine l'article sur le rapport initial entre l'esclavage antique et le statut de précepteur, occasion donnée pour se plaindre du peu de considération affectée à ces emplois.

La rubrique « Gouverneur d'un jeune homme » dans l'article « Gouverneur » est en revanche nettement plus ancrée socialement dans les élites nobiliaires et symptomatiquement attribuée à la catégorie « Morale » :

« Gouverneur d'un jeune homme, (Morale.) L'objet du gouverneur n'est pas d'instruire son élève dans les Lettres ou dans les Sciences. C'est de former son

48 Louis de Jaucourt, article « Précepteur », *L'Encyclopédie*, 1^{re} éd. 1751, t. 13, p. 268-269.

49 Ceci rejoint l'angle problématique avec lequel Daniel Roche aborde la question dans un article pionnier cf. *supra* n. 34.

cœur par rapport aux vertus morales, & *principalement à celles qui conviennent à son état* [souligné par nous-même]; & son esprit, par rapport à la conduite de la vie, à la connoissance du monde & des qualités nécessaires pour y réussir. Le gouverneur est quelquefois chargé de son élève dès l'âge de sept ans; ce qui n'a guère lieu que *chez les princes* [idem]. Ordinairement, & *chez les gens de qualité* [idem], le jeune homme lui est remis, lorsqu'ayant fini l'étude du latin, il est sur le point de commencer ses exercices, & de faire les premiers pas dans le monde. On ne le considérera que dans cette dernière époque.⁵⁰

Il y a donc une très nette différence d'acception, et de connotation en termes de champ social, entre le précepteur et le gouverneur, au-delà des nuances purement fonctionnelles. Ce qui peut confirmer *a contrario* le caractère moins socialement typé de l'usage du préceptorat.

Dans un second temps, s'agissant de la typologie des sources, on ne saurait écarter totalement les traités ou plans d'études qui évoquent la question du bon précepteur et de l'enseignement domestique. Sans en attendre une représentativité statistique et des renseignements sur la diffusion réelle des pratiques, ils disent aussi quelque chose des situations médianes et des débouchés attendus de cette littérature en se posant comme analystes d'une configuration éducative assez répandue pour justifier l'intérêt d'une publication⁵¹.

Parmi les ouvrages permettant l'accès à une compilation de situations d'éducation domestique où intervient un précepteur, il en est qui peuvent sembler inattendus. Ainsi la dissertation d'Adrien Baillet, bibliothécaire des Lamoignon, sur les «*enfants devenus celebres par leurs études ou par leurs écrits*»⁵², qui s'efforce de convaincre par un catalogue des grands auteurs précoces, de l'intérêt d'un soin des études sérieuses pratiquées dès le plus jeune âge, retraçant ce faisant des situations éducatives où intervient forcément le préceptorat. Certes, sa volonté de démontrer sa thèse grâce aux exemples les plus prestigieux le conduit à évoquer des situations nettement plus anciennes que le contexte dans

50 André Lefèvre (encyclopédiste, juriste et homme de lettres, 1718-1768), article «Gouverneur», *L'Encyclopédie*, 1^{re} éd., 1757, t. 7, p. 792-798.

51 On n'a pas le loisir ni la place de faire ici un inventaire sérieux de cette littérature, qui commence avec les traités humanistes d'Érasme, de Vivès, de Sturm et se poursuit au XVII^e et XVIII^e siècles dans une multiplicité d'opuscules ou tout simplement de manuscrits, comme celui d'Henri d'Aguesseau déjà évoqué en première partie, cf. supra n. 7.

52 Adrien Baillet, «Les enfants devenus celebres par leurs études ou par leurs écrits», in Idem, *Jugemens des savans sur les principaux ouvrages des auteurs*, éd. par M. de La Monnoye, Paris, C. Moette, 1722, t. 6. En ligne : <<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k113888h>>. Je remercie Annie Bruter de m'avoir fait connaître cette source lors du colloque sur l'Idéal de l'éducation de la noblesse, organisé à l'institut historique allemand de Moscou en septembre 2014.

lequel il vit. Mais il la nourrit quand même d'une proportion non négligeable d'exemples puisés sous l'Ancien Régime français.

Mais pour le reste, c'est principalement dans la masse des écrits personnels que l'on devra chercher l'aliment d'une étude sur le préceptorat ordinaire. Suivant les aires culturelles, des expressions légèrement différentes sont employées pour désigner ce corpus. Les chercheurs germanophones qui ont marqué un intérêt précoce pour ce genre de source les ont d'abord qualifiées d'auto-témoignages (*Selbstzeugnisse* ou témoignages sur soi-même) mais ont élargi le concept à celui d'«Ego-documents», qui permet d'englober des sources qui ne se concevaient pas à l'origine comme des témoignages volontaires sur soi-même⁵³. De même, à la catégorie littéraire ancienne des autobiographies, les historiens et littéraires français ont pris aussi l'habitude de substituer le concept «d'écrits du for privé». Ceci permet d'y englober par exemple les correspondances, les livres de raison, un certain nombre de notices familiales⁵⁴. C'est sur la base de sources de ce type que sont construites notre contribution

53 Winfried Schulze (dir.), *Ego-Dokumente: Annäherung an den Menschen in der Geschichte*, Berlin, Akademie-Verlag, 1996. Arnold Klaus, Sabine Schmolinsky, Urs Martin Zahnd (dir.), *Das dargestellte Ich. Studien zu Selbstzeugnissen des späteren Mittelalters und der frühen Neuzeit*, Bochum, Dieter Winkler, 1999. Kaspar Von Greyerz, Hans Medick, Patrice Veit, (dir.), *Von der dargestellten Person zum erinnerten Ich. Europäische Selbstzeugnisse als historische Quellen (1500-1850)*, Cologne, Böhlau Verlag, 2001. Andreas Rutz, «Ego-Dokument oder Ich-Konstruktion? Selbstzeugnisse als Quellen zur Erforschung des frühneuzeitlichen Menschen», in *zeitenblicke* 1 (2002), n°2 [20.12.2002], (En ligne à l'adresse : <<http://www.zeitenblicke.de/2002/02/rutz/index.html>>). Claudia Ulbrich, *Mapping the I: research on self-narratives in Germany and Switzerland*, Leiden, Brill, 2015. Nous avons organisé un colloque franco-allemand portant sur l'exploitation de ces sources en histoire de l'éducation, et en particulier pour la description des parcours éducatifs : Juliane Jacobi, Jean-Luc Le Cam, Hans-Ulrich Musolf (dir.), *Vormoderne Bildungsgänge. Selbst- und Fremdbeschreibungen in der frühen Neuzeit*, Cologne, Weimar, Vienne, Böhlau, 2010.

54 Grâce au Groupe de recherche CNRS n°2649 sur «Les écrits du for privé français de la fin du Moyen Âge à 1914», dirigé par J.-P. Bardet et F.-J. Ruggiu, université de Paris IV, Centre R.-Mousnier, de nombreux colloques ont été organisés et publiés ces dernières années sur le sujet et un site régulièrement mis à jour sur cette actualité : <<http://ecritsduforprive.huma-num.fr/>>. Voir aussi Jean-Pierre Bardet, François-Joseph Ruggiu (dir.), *Au plus près du secret des cœurs? Nouvelles lectures historiques des écrits du for privé*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2005. Élisabeth Arnoul, Raphaëlle Renard-Foullet, François-Joseph Ruggiu, «Les écrits du for privé en France de la fin du Moyen Âge à 1914 : bilan d'une enquête scientifique en cours. Résultats de 2008-2010», dans Fabienne Henryot (dir.) *L'historien face au manuscrit, Du parchemin à la bibliothèque numérique*, Louvain, Presses universitaires de Louvain, 2011, p. 167-188. François-Joseph Ruggiu (dir.), *The Uses of First Person Writings/Les Usages Des Écrits Du for Privé : Africa, America, Asia, Europe / Afrique, Amérique, Asie, Europe, Comparatisme et Société*, Bruxelles, Bern, Berlin, Peter Lang, 2013. On pourra se reporter également à cette bibliographie récente qui concerne la France (plutôt méridionale) et d'autres pays riverains de la Méditerranée : «Bibliographie des écrits du for privé du Midi», *Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*, t. 122, n°270, 2010. *Plumes singulières, écrits de soi (XVI^e-XVIII^e siècle)*, p.279-295. Voir enfin la réunion de tous ces efforts dans un grand projet européen de recherche sur les écrits du for privé : <www.firstpersonwritings.eu>.

à ce numéro spécial, ainsi que celle de Pierre Caspard⁵⁵. Elles permettent toutes deux de montrer qu'un large spectre social est concerné par ces pratiques éducatives privées, s'appuyant parfois sur des précepteurs spécialisés, mais aussi bien souvent sur des individus aux statuts professionnels ou familiaux les plus divers.

L'Allemagne luthérienne offre, outre les types de documents déjà cités, un type de source sérielle sans équivalent dans cette ampleur ailleurs. Il s'agit des notices biographiques qui accompagnent les sermons funèbres publiés en l'honneur d'un défunt, pratique extrêmement courante dans diverses élites de la fin du XVI^e siècle au début du XVIII^e siècle. On se reportera à l'introduction de cet article pour en connaître les origines, les caractéristiques et les possibilités d'usage. Ce qu'il convient de noter ici, c'est qu'une telle source permet de tenter avec une fiabilité raisonnable une évaluation statistique des pratiques d'éducation domestique et préceptorale des échantillons observés, notamment dans leurs variations chronologiques, sociales ou géographiques.

Pierre Caspard s'efforce également de construire une « base de données » informelle compilant tous les récits personnels d'éducation du XVIII^e au XIX^e siècle, essentiellement sur la base de mémoires et écrits autobiographiques. C'est un corpus sans doute plus disparate, moins normalisé mais plus riche que ne le sont en général les biographies de sermons funèbres. Sans pouvoir être le support d'une étude statistique, c'est-à-dire pouvant prétendre à une représentativité scientifiquement démontrée par les méthodes en usage, elle permet toutefois des quantifications partielles qui sont des indices suffisants pour apprécier certaines évolutions chronologiques, ou bien des différences sociales ou géographiques caractérisant les échantillons étudiés. Ces observations répétées laissent apparaître un certain nombre de types idéaux de structures de préceptorat, de carrières d'élèves ou d'enseignants privés. Il s'agit ensuite de les décrire plus précisément en puisant dans les quelques exemples les plus détaillés. C'est également la méthode que nous avons adoptée dans la contribution que nous présentons dans ce recueil. Elle combine un certain

55 Jean-Luc Le Cam : « Instruction privée et système scolaire public : une structure éducative emboîtée dans l'Allemagne luthérienne à l'époque moderne », Pierre Caspard : « Le paradigme institutionnel et ses effets en histoire de l'éducation. Un exemple : les apprentissages élémentaires, 1600-1850 ». C'est bien sur ce type de corpus, dont une première présentation a été faite au colloque de Corte, qu'est construite la démonstration de P. Caspard. Il a préféré toutefois ne pas en publier les résultats généraux à ce stade intermédiaire de l'étude mais plutôt en extraire quelques exemples pour illustrer une illusion d'optique dont sont couramment victimes les historiens d'éducation à propos de l'instruction élémentaire.

nombre d'enquêtes quantitatives qui permettent de dégager quelques structures fondamentales, avec l'exploitation intensive de documents personnels ou autobiographiques plus détaillés qui donnent une image bien plus précise de quelques cas représentatifs.

Ce matériau et cette façon de l'appréhender conduisent à observer des pratiques éducatives différentes que celles communément imaginées ou prises en considération dans l'historiographie. Qu'il nous soit permis de les énumérer maintenant.

Une problématique modifiée et de nouvelles pistes

Notre enquête à travers les biographies funèbres de différents groupes sociaux allemands confirme l'hypothèse d'une large diffusion de différentes formes de préceptorat privé et d'éducation domestique. Non seulement, sous la forme classique de l'étudiant précepteur en attente d'un poste, dans des familles disposant de suffisamment de ressources pour le rémunérer, mais aussi dans une configuration plus inattendue de ce côté-ci du Rhin : des élèves des classes supérieures voire moyennes de l'école latine financent souvent leur hébergement en ville en assurant des tâches de répétiteurs et d'instituteurs privés pour les jeunes enfants. Ceci tient au fait que la formule du pensionnat est extrêmement rare dans l'Allemagne luthérienne, en dehors de quelques écoles claustrales réformées. Les élèves étrangers à la ville sont contraints de prendre pension chez un logeur, et ils peuvent le faire à titre gracieux à condition de jouer le rôle de précepteur ou à tout le moins de répétiteur. Ce système n'entre pas en opposition avec l'enseignement public : il est en fait cautionné et organisé par l'administration scolaire elle-même⁵⁶. L'absence de pensionnat est également courante dans la première moitié de l'époque moderne dans les collèges français, mais sans que s'établisse à notre connaissance une organisation aussi systématique du préceptorat lié à ces hébergements en ville, même si on peut naturellement imaginer que cela ait pu se produire dans certains cas. Ce système peu coûteux permet d'envisager le préceptorat dans des familles de simples artisans, nous en citons des exemples.

En revanche, ce qui semble beaucoup moins spécifique de l'aire culturelle étudiée, c'est le fait que les familles composent un *mix* éducatif faisant appel à

56 D'où le sous-titre de notre contribution : « une structure éducative *emboîtée* dans l'Allemagne luthérienne à l'époque moderne ».

des ressources variées, suivant les besoins et les âges des enfants. La conclusion qui en ressort très clairement, sur laquelle il convient d'insister, car ce fait est souvent masqué par les représentations communes sur le préceptorat, c'est que les deux systèmes d'éducation, privé et public, non seulement ne s'excluent pas, mais cohabitent ou collaborent bien souvent. Nous démontrons que le système préceptoral contribue en fait à l'équilibre de l'école publique luthérienne allemande, qui vit aussi de leçons privées et doit bien placer ses élèves en ville. Et le niveau supérieur du préceptorat auprès des bonnes familles suppose presque toujours un accompagnement de l'élève auprès des établissements où il est placé.

Mais on sait que les collèges français les plus réputés accueillaien également les élèves les plus aisés accompagnés de leur précepteur : Charles de Grimaldi (1612-1687), plus tard président au parlement d'Aix, évoque dans ses mémoires son précepteur qui le suit pendant son séjour au collège jésuite d'Avignon, jusqu'à ce qu'il parvienne enfin à en « secouer le joug⁵⁷ ». Boris Noguès, reconstituant la carrière de Du Boulay, premier historiographe de l'université de Paris et un moment recteur de sa faculté des Arts, établit un parcours professionnel qui passe à la fois et successivement par le préceptorat auprès de la noblesse, ici le seigneur de Clisson, Claude d'Avaugour, puis par des emplois de pédagogue répétiteur dans des pensions en marge des collèges, par exemple à Rennes dans l'orbite du collège jésuite, « chez un avocat, où il tenait en pension plusieurs enfants, et particulièrement ceux du nommé Chantonnière, gentilhomme du pays⁵⁸ ». Il fait probablement de même dans ses débuts parisiens⁵⁹.

Par ailleurs, il apparaît dans nos sources les plus détaillées que l'on fait volontiers appel à des compétences particulières, pour des temps et des objets d'apprentissage limités : la musique, le calcul ou la comptabilité, la calligraphie.

57 *Mémoires de Charles de Grimaldi, marquis de Régusse*, édités par Monique Cubells, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2008, p. 22. Signalé par Boris Noguès.

58 Citation d'après Boris Noguès (cf. n. suivante) de la plainte *Au roi et à nos seigneurs de son conseil*, plainte déposée au nom de Rémy Duret, censeur de la nation de France, et *alii*, contre du Boulay et retraçant son cursus, Paris, [1676 ou 1677], BnF, 4- FM- 24265, p. 15.

59 Boris Noguès, « César Égasse du Boulay, l'opportuniste providentiel. Réussite professionnelle et défense des intérêts corporatifs dans la faculté des arts de Paris au milieu du XVII^e siècle », actes de la journée d'études *Naissance d'une historiographie universitaire : César Égasse du Boulay (v. 1600-1678), sources et méthodes d'un historien de l'université de Paris* organisée le 17 décembre 2012 par le LAMOP [laboratoire de médiévistique occidentale de Paris] (à paraître). Dominique Julia, « Les institutions et les hommes », in Jacques Verger (dir.), *Histoire des universités en France*, Toulouse, Privat, 1986, p. 144, décrit ce système imbriqué signalant aussi que les régents de collèges peuvent aussi tenir pension.

On y trouve plus rarement, peut-être en raison de la période plus ancienne que nous étudions, des maîtres de langue, mais leur multiplication au XVIII^e siècle a été établie par des recherches récentes. D'une part, les historiens russes et d'Europe centrale ont bien étudié le grand marché européen du précepteur francophone, spécialement dans leur aire culturelle⁶⁰. D'autre part et à l'inverse, Ulrike Krampl a mis en lumière le marché français de gouvernantes et de précepteurs étrangers, recherchés en raison de leurs compétences linguistiques⁶¹. Le terme de marché n'est point ici purement métaphorique : ces études montrent comment les familles passent par l'entremise des petites annonces et des bureaux de placement pour faire leurs recrutements et spécifier leurs desiderata. Et qu'elles savent s'y orienter prioritairement vers telle ou telle origine (française, suisse, londonienne) en fonction des modes et des réputations.

On conçoit aisément que s'établisse un marché éducatif pour des enseignements aussi spécialisés que la musique ou les langues, en raison des compétences requises plus difficiles à réunir. Mais Pierre Caspard étend cette analyse au niveau des apprentissages les plus simples, ceux des rudiments, la lecture, écriture, le calcul, voire même des quelques enseignements religieux de base. À vrai dire, il est logique que l'on ait privilégié les formes d'apprentissage familial ou privé pour la maîtrise des rudiments qui s'apprennent mieux dans un tête-à-tête et dans un exercice suivi individuel. Anne-Marie Chartier a émis l'hypothèse, lors de ce colloque de Corte, qu'un certain nombre des livres ou méthodes d'enseignement de la lecture aient été conçus dans le cadre de cet enseignement privé et d'abord pour son usage⁶². On a même pu démontrer qu'il existait en Allemagne au XVI^e siècle des méthodes de lecture ou de langue

60 Vladislav Rjéoutski, Alexandre Tchoudinov (dir.), *Le précepteur francophone en Europe, XVII^e-XIX^e siècles*, Paris, L'Harmattan, 2013.

61 Ulrike Krampl, «Éducation et commerce à Paris à la fin de l'Ancien Régime : l'offre d'enseignements de langues modernes», *Histoire de l'éducation*, n° 140-141, 2014, p. 135-156. «Fremde Sprachen, Adelserziehung und Bildungsmarkt im Frankreich der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts», in Helmut Glück, Mark Häberlein, (dir.), *Militär und Mehrsprachigkeit im neuzeitlichen Europa*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2014, p. 97-112. «Bildungsgeschichte jenseits von Schule. Soziale Situationen von Sprachvermittlung im Paris des 18. Jahrhunderts», *Frühneuzeit-Info*, n° 24, 2013, p. 18-28. «Accent, prononciation, façons de parler. Normalisation éducative et différenciation sociale et genrée des langues en France au XVIII^e siècle», in Jean-Luc Le Cam (dir.), *L'école et les langues dans les espaces en situation de partage linguistique à travers l'histoire*, actes du colloque de Quimper, mai 2016, à paraître aux Presses universitaires de Rennes.

62 On se reportera, en attendant une éventuelle parution de cette contribution, à ses principaux ouvrages précédents sur la question : *L'école et la lecture obligatoire*, Paris, Retz, 2007 ; et ce colloque sous sa direction, *Apprendre à lire aux débutants dans les pays de langue romane (1750 - 1950)*, Lyon, École normale supérieure, 2014.

vernaculaire se présentant paradoxalement comme instruments d'un apprentissage autodidacte, mais qui étaient en fait conçues pour un enseignement dans le cadre familial et privé⁶³.

Pierre Caspard met à mal ce faisant un certain nombre de projections, sur la réalité observée, du grand récit des Réformes religieuses modernes, souvent présentées comme le facteur majeur d'alphabétisation de la plus grande partie de la population, conséquence indirecte de leur visée sotériologique et leur volonté d'extension de l'emprise des Églises. Il montre à travers quelques exemples concrets l'étonnante cécité de certains sur ce que les sources disent effectivement à ce propos. C'est ce qu'il appelle la puissance du paradigme. Ce qu'il dit ne remet pas en cause l'effort effectivement bien documenté des institutions ecclésiastiques, parfois appuyées par les pouvoirs laïques, pour étendre l'instruction religieuse, qui reste l'objectif des Réformes, l'effet de la confessionnalisation et le soubassement d'un effort (assez souvent infructueux) de mise en discipline de la société par la christianisation. Mais cela ne conduit pas à déduire forcément que les acteurs, ici les familles, soient de simples objets de ces grands desseins. Ils se conduisent en fait aussi en sujets rationnels et actifs, puisant, en fonction de leurs moyens et de leur environnement, dans différentes ressources pour répondre aux besoins d'éducation de leur progéniture⁶⁴. Cette analyse, il faut le souligner, concerne principalement sinon uniquement les premiers enseignements, qui ont leur place encore très naturelle dans le cadre familial et l'environnement proche. Le rôle des parents et en particulier des femmes y est par exemple à réévaluer. Ceci rejoint les observations que nous pouvons faire un bon siècle plus tôt dans le cadre de

63 Cf. Hans Rudolf Velten, «Frühe Lese- und Schreiblernbücher des 16. Jahrhunderts. Zu Valentin Ickelsamers Die rechte weis, aufs kürztz lesen zu lernen (1527) und Teütsche Grammatica (1532?)» dans Stephanie Hellkamp, Jean-Luc Le Cam, Anne Conrad (dir.), *Schulbücher und Lektüren in der vormodernen Unterrichtspraxis, Zeitschrift für Erziehungswissenschaft*, n° 17, numéro spécial, 2012, p. 31-48.

64 De ces injonctions incontestables de l'Église, il faut distinguer en effet la pratique pédagogique effective et la demande sociale réelle. La question est pour cette raison à considérer différemment selon les périodes et l'évolution du sentiment religieux, entre l'élan de la Réforme catholique, saturée de ferveur dévote y compris chez les élites, et la fin de l'Ancien Régime, où se fait jour une certaine sécularisation voire déchristianisation (cf. Michel Vovelle, *Piété baroque et déchristianisation en Provence au XVIII^e siècle*, Paris, Plon, 1973). Il semble bien que la volonté d'étendre la scolarisation procède alors plus d'une dynamique sociale de la base que d'une injonction des autorités : on observe des résistances des cadres de l'État et même, dans une certaine mesure, de l'Église, qui voient poindre avec l'augmentation de l'instruction les risques d'une remise en cause sociale voire morale et religieuse, cf. Dominique Julia, dans Roger Chartier et alii, *L'éducation en France...*, op. cit., p. 3-16.

la famille protestante allemande. C'est elle qui est le moteur véritable de la première instruction et qui mobilise en tant que de besoin et de possibilité les ressources qui lui manquent pour cela. Nous attendons donc avec d'autant plus d'impatience l'aboutissement de cette grande enquête sur les pratiques réelles des enseignements élémentaires dans l'aire francophone, observées à travers ces écrits du for privé.

Cette reconsidération de l'importance du préceptorat et de l'éducation familiale conduit également à reposer la question de ce qu'est l'école sous l'Ancien Régime et même au début de l'époque contemporaine. Pierre Caspard remet en cause l'emploi abusif du terme «d'institution scolaire» pour cette période. Selon lui, et sur la base des témoignages de ces mémoires et papiers personnels, le mot «école» désigne alors en fait à ce niveau d'enseignement toutes les gradations existant entre l'instruction domestique, elle-même multiforme dans la variété des intervenants, allant des parents et des proches jusqu'à de véritables précepteurs, et les formes collectives d'enseignement qui sont loin de se limiter aux écoles paroissiales et aux établissements congréganistes. Il y voit plutôt une véritable configuration de marché, avec une offre et une demande, qu'on ne peut réduire à une «institution scolaire». Ceci rejoint l'observation que nous faisons dans un autre contexte religieux et culturel en Allemagne. Ceci est corroboré par les derniers travaux de l'historiographie allemande sur le marché scolaire urbain au XVIII^e siècle, qui reposait beaucoup plus sur l'initiative et l'offre privée qu'on ne voulait le voir dans les précédentes histoires de l'éducation⁶⁵.

Ces constations convergentes sont un encouragement à continuer ce chantier de recherche sur l'éducation familiale, informelle et privée, en commençant par collationner chaque fois que possible les mentions qui y font allusion dans les sources.

En guise d'épilogue : l'instruction domestique et privée après l'obligation scolaire

On pourrait penser que si cette problématique est certes à explorer plus sérieusement pour la période moderne, elle devient totalement marginale et sans

65 Voir par exemple Thomas Töpfer, *Die "Freyheit" der Kinder: territoriale Politik, Schule und Bildungsvermittlung in der vormodernen Stadtgesellschaft; das Kurfürstentum und Königreich Sachsen 1600-1815*, Stuttgart, Steiner, 2012.

intérêt avec l'imposition des grands systèmes éducatifs publics à l'époque contemporaine, qu'ils soient sous contrôle municipal, ecclésiastique ou étatique. La contribution dans ce recueil d'André D. Robert et Jean-Yves Ségué, sur les conditions de l'application de l'obligation scolaire et la vérification de l'instruction des enfants dans le cadre de la législation de 1882, vient démentir cette impression et montre au contraire tout l'intérêt d'approfondir nos connaissances sur ces points. Elle contribue d'abord à combler une lacune de l'historiographie antérieure. On savait bien qu'il subsistait dans quelques grandes familles des dispositifs d'éducation préceptorale, mais leur proportion infime dans la population ne valait pas la peine semble-t-il qu'on s'y intéresse. C'est un tort, car, comme le montre cette contribution, la façon dont on traite ceux qui ne souscrivent pas à l'obligation scolaire est révélatrice de la conception même que l'on a de cette législation et des conditions sociales requises pour s'en exempter. Utilisant les sources des commissions municipales et départementales, elle donne d'abord un aperçu statistique sur le phénomène, sur sa répartition géographique et sexuée. Mais elle pointe aussi la contradiction entre l'objectif général de la législation et le laxisme dont font preuve en pratique des autorités résignées à ne pas perdre leur énergie dans une lutte contre une petite minorité opposée au système, sinon même à la République. Le système de contrôle s'efforce plutôt de ramener au bercail avec paternalisme ceux que leur origine sociale assigne à l'école républicaine.

Cet exemple est révélateur de la nouvelle problématique dans laquelle s'insère la question de l'enseignement domestique dans un contexte juridique, politique et social largement bouleversé par la proclamation de l'obligation scolaire. Elle s'accompagne d'un fort contrôle de l'école et de l'application de cette législation. Ceci vaut en dehors de France aussi : dans tous les états modernes se pose la question nouvelle de la licéité d'une instruction privée qui échapperait à leur contrôle. Sans tomber dans les extrêmes des régimes totalitaires, il faut reconnaître que les systèmes éducatifs publics ont généralement, même lorsqu'ils s'en défendent plus ou moins, la mission de transmettre un certain nombre de principes idéologiques et de valeurs, ce qui peut passer par un enseignement moral et religieux, ou au contraire laïque. Il est donc logique qu'ils considèrent d'un regard suspicieux ceux qui cherchent à échapper à leur emprise.

Il y a donc aussi, à la suite de cette première contribution, à écrire une histoire du regard porté sur ces familles hors normes et sur les mesures prises par les autorités vis-à-vis de l'instruction domestique indépendante. Celle-ci commence

à vrai dire sous l'Ancien Régime, avec la surveillance voire la persécution des minorités religieuses. En France, l'édit de Fontainebleau de 1685 ou Révocation de l'édit de Nantes, a eu pour conséquence inattendue une législation de quasi obligation scolaire, qui s'adressait en fait à ceux qu'on appelait par euphémisme ou par prétérition les «Nouveaux convertis». La déclaration royale de 1698, réitérée en 1724, imposant le principe de tenir une école dans chaque village et d'y amener tous les enfants, ne se comprend que de cette perspective⁶⁶. Le modèle en avait été fourni par la coercition exercée par l'intendant du Languedoc, Monsieur de Bâville, sur les gens de la *Religion Prétendument Réformée* pour s'assurer que leurs enfants soient bien instruits dans le catholicisme romain, et qu'ils ne profitent pas de l'instruction familiale pour maintenir une église domestique clandestine. Il demandait notamment aux régents de dresser des listes d'absents et de les transmettre à l'administration.

D'autres configurations à l'époque contemporaine, tout aussi terribles, voire plus, ont suscité des replis du même type sur le cadre familial pour transmettre tant bien que mal certaines valeurs menacées par une législation liberticide. Elles mériteraient d'être aussi (ou mieux) explorées, pour voir comment certains milieux ont pu organiser des solutions éducatives alternatives avec les moyens familiaux et privés pour résister aux injonctions des pouvoirs et/ou de la société environnante. Nous signalons ci-dessous en avoir trouvé les traces en Allemagne pendant la guerre de 30 ans⁶⁷.

Mais l'opposition à l'école officielle que trahit ce phénomène peut se faire aussi dans des sociétés bien plus libérales. Il peut reposer alors soit sur des motivations de circonstances particulières de l'enfant (maladie, handicap, éloignement des structures scolaires), soit le plus souvent sur la volonté de mettre en œuvre des options pédagogiques non pratiquées dans le système public, soit même sur une forme de sécession des usages d'éducation collective pour des raisons religieuses, philosophiques ou politiques, aux limites parfois des comportements sectaires. Ces motivations sont plus courantes et le phénomène est plus ancien et développé dans le monde anglo-saxon (en priorité américain). Mais il touche maintenant aussi l'Europe continentale, où se développent des mouvements de refus de l'école et de privatisation familiale de l'instruction, qui

66 Dominique Julia, «L'école au village», dans Roger Chartier *et al.*, *L'éducation en France...*, *op. cit.*, p. 11-15.

67 Voir dans notre article, ci-dessous, les exemples donnés notes 67-68.

dépassent les quelques cas marginaux ou de globe-trotters en famille qui ont toujours existé⁶⁸. Signe de la résonance de cette actualité, ce phénomène de «Home schooling» a récemment fait l'objet d'une journée d'étude et fait partie des interrogations du prochain colloque de l'ATRHE⁶⁹.

Cette histoire se poursuit aussi à l'époque contemporaine à travers un autre aspect de l'éducation privée, beaucoup moins idéologique sans doute, si ce n'est qu'il est une des conséquences de la pression sociale liée aux enjeux de la réussite scolaire : le soutien scolaire, qui doit être entendu comme une aide aux élèves en difficulté, mais aussi, dans l'autre sens, comme une forme d'approfondissement ou de sur-entraînement pour les plus ambitieux. On a vu qu'il faisait bien partie dès l'époque moderne des fonctions du préceptorat et pouvait même être organisé par l'école elle-même. Il a toujours continué à exister, y compris en marge du système d'instruction public⁷⁰, et s'est parfois même plus ou moins institutionnalisé à l'intérieur de l'école. S'il m'est permis de verser une pièce issue de mes mémoires personnels au dossier, j'atteste qu'à l'école primaire annexe de l'école normale de garçons de Quimper que je fréquentais dans les années 1960, existait une forme d'instruction privée à l'intérieur même d'une école qui était le modèle et le terrain d'application des normaliens. Le directeur de l'école annexe, instituteur de CM2, assurait après les cours, dans sa classe, une activité d'études, qui consistait d'ailleurs plus dans la pratique d'exercices supplémentaires que dans l'assistance aux devoirs donnés à faire à la maison, et demandait pour cela une modeste rétribution des familles. La quasi-totalité des parents élèves y souscrivait. Ce personnage étant la rigueur incarnée, sorte de dernier hussard noir égaré en V^e République, il n'était mû en aucune manière par un intérêt lucratif mais par un sens du devoir d'instruction et de réussite de ses élèves. Il le traduisait simplement par l'organisation rationnelle d'un système privé en marge de la classe, venant

68 Le signe en est l'émergence d'une littérature de conseil et d'orientation sur la façon d'élever ses enfants chez soi, parfois en conformité avec telle ou telle méthode (Steiner, Montessori, Freinet, Decroly).

69 *La forme scolaire au défi de l'instruction à domicile*, journée d'étude organisée le 18 mars 2016 par André Robert et Jean-Yves Seguy à l'université Lumière-Lyon 2. Colloque *Les refus de l'école* organisé par l'ATRHE et l'université de Picardie Jules Verne (sous la dir. Bruno Poucet), Amiens, 1^{er} et 2 juin 2017.

70 Par exemple, quand les professeurs de certaines disciplines au collège ou au lycée acceptent de donner des cours privés en soutien à certains de leurs élèves en difficulté ou que leurs familles veulent faire briller à tout prix.

soutenir sa mission publique⁷¹. La ressemblance avec les leçons privées des maîtres publics que je décris dans l'Allemagne luthérienne du XVII^e siècle est frappante.

Ce besoin de soutien scolaire grandissant ces deux dernières décennies, pour des raisons qu'on ne discutera pas ici, il a donné l'occasion à des entreprises à but lucratif de se positionner sur ce marché un peu partout en France, dans une perspective bien différente de celle de mon instituteur quimpérois. La plus connue et la plus prospère est la société *Acadomia*, fondée en 1989 et actuellement cotée en Bourse⁷². Outre les difficultés des élèves et l'angoisse des parents, elle a su exploiter des dispositions fiscales avantageuses pour l'emploi à domicile. Car, malgré son adaptation aux dernières formes du capitalisme marchand, cette offre s'inscrit bien toujours dans cette très vieille tradition de l'enseignement domestique, dans une sorte de fascinante mise en abyme.

Ainsi, ce survol chronologique de vaste ampleur, de Quintilien aux formes les plus contemporaines d'enseignement privé, illustre quelques aspects d'un phénomène finalement fort commun dans la très longue durée : la prise en charge familiale de l'instruction avec l'aide plus ou moins sophistiquée de tiers, bénévoles, amateurs ou professionnels. Il se veut un encouragement à ne pas négliger cet aspect de l'histoire de l'éducation, au prétexte que les sources en sont difficiles à trouver. À la différence du fou qui cherche ses clés uniquement sous la lumière des réverbères, l'historien doit parfois tâtonner dans la pénombre à l'écart des archives institutionnelles pour vérifier si certaines clés ne s'y trouvent pas.

Jean-Luc Le Cam

Université de Bretagne Occidentale-CFV EA1161

Jean-Luc.LeCam@univ-brest.fr

71 Faute d'autres sources, je ne sais si une quelconque autorité l'autorisait voire l'encourageait, mais il est tout à fait improbable, connaissant le contexte et le personnage, que cette activité ait été clandestine.

72 Faute d'études sur le sujet, on se contentera de la fiche Wikipedia, qui reprend certains interviews et articles de presse.